

§ 2. — De l'habitation.

Subordonnée au climat, l'habitation de l'homme doit offrir un grand nombre de différences; il est donc assez difficile d'en donner une idée générale applicable à toutes les localités. Les usages de chaque peuple, le degré de civilisation, les besoins vrais ou factices, les habitudes, les mœurs, ont apporté de telles variétés dans la construction des habitations, qu'il faudrait donner l'histoire de chaque peuplade pour connaître l'habitation propre à chacune. Si cependant nous examinons attentivement les règles hygiéniques applicables non-seulement à l'espèce humaine, mais encore à toute l'espèce animale, nous verrons qu'il y a certains principes dont l'utilité est partout la même : partout où nous trouvons l'homme, partout nous le trouvons cherchant à se préserver du froid ou du chaud. L'habitant des régions tempérées est le seul qui néglige cette précaution indispensable pour les autres : aussi souffre-t-il du froid ou du chaud lorsque, dans certaines circonstances imprévues, la température s'abaisse ou s'élève au delà des règles qui paraissent appartenir à la région qu'il habite.

La situation des habitations doit être subordonnée à deux règles : l'une tirée de l'exposition générale de la contrée, des vents qui y règnent, des alternatives de pluie et de beau temps ; l'autre tirée des mêmes circonstances appliquées à la localité elle-même. Ces règles sont plus souvent suivies dans les campagnes, où rien n'abrite les habitations, que dans les villes, où chaque maison abrite la voisine. Dans quelques contrées elle est d'une grande importance, à cause des pluies qui viennent toujours du même côté. Lorsque l'on bâtit une habitation importante et durable, qui doit réunir un grand nombre d'individus, comme une caserne, un collège, un hospice, les conditions d'exposition doivent être examinées avec grand soin, et il est impossible de les indiquer d'une manière positive, parce qu'il faut varier les positions selon les localités ; c'est pourquoi les préceptes donnés par les médecins de certains pays ne sont pas applicables à d'autres pays. Quelques règles générales pourraient être émises pour nos contrées de France, si je ne craignais d'entrer dans de trop grands détails.

Une condition de construction importante est l'élévation au-dessus du niveau du sol. Quand on ne la prend pas et quand on ne fait pas de caves, il existe dans les pièces au niveau du sol une humidité contraire à

la santé. C'est ainsi que nous voyons dans les campagnes un grand nombre d'habitations dont les rez-de-chaussée présentent cet inconvénient. Si les habitants couchent dans ces lieux toujours plus ou moins humides, ils gagnent des rhumatismes qui souvent sont incurables et laissent des traces pendant toute la vie. Cette humidité qui s'exhale de la terre, même lorsque déjà depuis longtemps elle n'est plus exposée à recevoir l'eau de la pluie, cette humidité, dis-je, traverse les bois, les briques, les pierres dont on couvre le sol ; on la retrouve dans les climats les plus chauds, dans les lieux les plus exposés au soleil. L'Arabe dans le désert étend un tapis avant de s'asseoir sous sa tente ; le sauvage, dans l'Amérique, met une natte ou une peau d'animal sur le sol abrité du soleil par les feuilles des arbres.

Une condition très-importante encore dans les habitations est le renouvellement de l'air. Les cheminées y contribuent, et souvent, malgré leur existence, les pièces qui ont été fermées depuis longtemps ont une odeur qui prouve que l'air a été vicié soit par la respiration, soit par les émanations animales. C'est surtout dans les cas où un grand nombre d'individus se trouvent réunis dans une même pièce qu'on est à même d'observer cette viciation de l'air atmosphérique. Déjà j'ai parlé de l'importance que j'attachais aux cheminées en traitant des conditions de l'habitation des enfants nouveau-nés. Je ne saurais trop y revenir, surtout lorsque je considère que, dans les établissements publics de notre France, on supprime ce seul moyen de renouveler constamment l'air. Jadis les grandes et immenses salles des malades dans les hôpitaux avaient à une de leurs extrémités une vaste cheminée, où un feu constamment allumé produisait constamment le renouvellement de l'air. Aujourd'hui on les a supprimées, et on les a remplacées, dans quelques salles, par des ventilateurs qui, ouverts momentanément, renouvellent par instants l'air vicié des salles. Ailleurs, on n'a pas même établi ces ventilateurs insuffisants. Les dortoirs, les salles d'étude des collèges offrent les mêmes inconvénients. Cette coutume, venue des peuples du Nord, qui, pour éviter le refroidissement des pièces, s'y enferment presque hermétiquement et y entretiennent une grande chaleur au moyen de poêles, est inconnue aux peuples des pays chauds, dont les appartements ouverts permettent à l'air de s'y renouveler continuellement. Je sais bien que la nécessité de se préserver du froid atmosphérique a dû obliger les peuples des pays froids à se construire des habitations différentes de celles des pays chauds ; mais ce n'est pas un motif pour

que les habitants des régions tempérées s'enferment dans des chambres sans air : qu'ils laissent aux habitants des pôles cette coutume contraire à la santé, et cause trop fréquente des affections tuberculeuses dans nos contrées.

Il est un autre vice des habitations contre lequel je devrais m'élever : c'est l'agglomération, l'accumulation dans une seule pièce de cinq ou six individus de tout âge, de toute santé, auxquels se joignent souvent des animaux de plusieurs espèces, et des substances différentes nécessaires au travail du chef de la famille. Je pourrais, philosophe ridicule, m'élever contre les divers échelons de notre ordre social, ou, philanthrope plus ridicule encore, donner au malheureux des conseils que sa misère le met dans l'impossibilité de suivre. Mais je connais trop la pauvreté et le besoin moral du pauvre pour venir ici insulter à l'une et à l'autre. Les degrés de l'échelle sociale sont trop solides pour pouvoir être brisés par les utopies des rêveurs; le médecin doit plaindre et secourir ceux qui occupent le bas de cette échelle : c'est la plus noble tâche qu'il ait à remplir.

Si nous portons nos regards sur tous les pays habités du globe, nous voyons que chaque peuple se construit des habitations en rapport avec ses usages et avec les matériaux que la nature lui a donnés. Les peuples nomades, pasteurs, chasseurs ou pêcheurs, ont des tentes de peau, de feutre ou de tissus de fil, à l'épreuve des pluies, des rayons solaires et des vents : ils les transportent avec eux et les fixent dans le lieu où ils s'arrêtent. Quelques-uns de ces peuples, les Samoïèdes, par exemple, font une hutte en bois ou en écorce d'arbres qu'ils recouvrent de peaux de rennes; une demi-heure suffit pour faire une pareille construction. Les peuples réunis en bourgs ou villes bâtissent des cabanes, des huttes ou des maisons plus solides et plus durables. Ils les font en bois, en bambous, en nattes d'osier ou de jonc, en feuilles de palmier ou autres, dans les contrées où la nature a répandu le bois à profusion. Dans les régions où les arbres sont plus rares, ils ne servent plus que de soutien ou d'union à l'argile façonnée en briques cuites au soleil ou au feu; l'homme la tire du sein de la terre, ou la trouve à sa surface à la suite des inondations. Enfin, dans les pays où la nature a mis le marbre et la pierre, nous voyons l'homme s'en servir pour construire ses habitations : mais pour arriver à ce point, il faut qu'il soit déjà parvenu à un certain degré de civilisation; car il

lui faut une science et des instruments que n'exige pas la construction en bois.

§ 3. — Du vêtement.

L'homme, créé sans avoir reçu de la nature aucun appareil extérieur qui, ainsi que les poils et les plumes des animaux, puisse le mettre à l'abri de l'influence des diverses températures, a dû chercher des vêtements qui le préservent de leurs impressions désagréables. Il a vu que la peau des animaux, couverte d'un poil épais, les empêchait de ressentir les impressions atmosphériques, et il les a tués pour avoir cette peau et s'abriter ainsi du chaud et du froid. Plus tard, il a appris à préparer le poil de cette peau pour s'en tisser des vêtements; plus tard encore, il a découvert que certaines substances végétales pouvaient, comme les poils, servir à faire des tissus. Enfin, le luxe se joignant à la nécessité, l'homme a imaginé cette multitude de vêtements qui forment la variété de l'habillement des nations. Cependant, nous trouvons encore l'habitant de certaines régions de la zone torride nu comme aux époques que nous appelons l'enfance du monde, et l'habitant des régions polaires couvert de peaux d'animaux préparées comme avant la création des arts; et nous voyons encore les descendants des peuples qui nous ont appris les sciences et les arts, nous voyons les descendants des Maures, filer et tisser eux-mêmes leurs étoffes, sans se servir de ces mécaniques, création de l'intelligence humaine.

Chaque peuple s'est donné un costume approprié au climat qu'il occupe, et il a dû garder ce costume. C'est ainsi que nous retrouvons encore dans l'Asie et dans l'Afrique le costume que portaient les habitants de ces régions, il y a trois mille ans; c'est ainsi que, dans les régions polaires, on y voit toujours le costume que les navigateurs y ont trouvé la première fois qu'ils y ont abordé. Pour voir des peuples qui changent de costumes à chaque siècle, il faut venir chez ceux qui, ayant abandonné leur pays pour envahir les contrées voisines, portent avec eux cet esprit mobile qui les a décidés à quitter leur patrie. Ils ont d'abord été mus par le désir de s'emparer des richesses de leurs voisins, et quand ils les ont possédées, ils ont voulu les employer sous toutes les formes; et peu à peu ils ont créé la mode, à laquelle les hommes les plus sensés ont été forcés de s'astreindre.

Lorsque nous étudions les costumes des peuples, nous voyons qu'ils